

Huit compositeurs belges

Alain Van Kerckhoven

INTRODUCTION

De 2002 à 2004, la société belge des auteurs, compositeurs et éditeurs (SABAM) m'a commandé une série de très courts entretiens avec des compositeurs belges. Le contrat était très simple : ne pas dépasser 500 mots. Ceci réservait à la musique classique contemporaine une place proportionnelle à son intérêt économique dans le panorama culturel belge. Ceci permettait, parfois, d'aller à l'essentiel...

LUC BREWAEYS, le 5 juillet 2002

Ancien étudiant de Laporte, de Ferneyhough et de Donatoni, lié avec Xénakis et Murail, boulimique de vie et d'écriture, Luc Brewaeyts met la dernière note à sa 7^e *Symphonie*. Rencontre furtive en 2.500 caractères !

Alain Van Kerckhoven : Tu termines, à 42 ans, ta 7^e Symphonie ! Tu restes attaché à des formes classiques ?

Luc Brewaeyts : La forme classique ne m'intéresse pas vraiment telle quelle, l'important est qu'il y ait une forme assez consistante pour soutenir un discours musical. Mes symphonies sont des « grandes formes » orchestrales, c'est-à-dire qu'elles ont plus de poids formel que par exemple une rhapsodie. L'orchestre est mon biotope, je m'y sens au meilleur de ma forme. Composer et concevoir une nouvelle œuvre pour orchestre est une des choses les plus passionnantes qui soient, dommage qu'il faille écrire tant de notes...!

Alain Van Kerckhoven : Cherches-tu à séduire un public ?

Luc Brewaeyts : La séduction n'est pas ma préoccupation première, bien que j'aie longtemps eu très peur d'être ennuyeux. Progresser dans le style est plus important. Aller de l'avant ! Je pense en fait que je séduis plus les orchestres, par une écriture parfois exubérante, par l'utilisation de nouvelles couleurs orchestrales... Ensuite, c'est à l'orchestre de séduire le public.

Alain Van Kerckhoven : C'est une symphonie assez courte : tu prépares aussi pour sa création une orchestration de cinq Préludes de Debussy...

Luc Brewaeys : Oui, c'est quelque chose qui m'enthousiasme beaucoup. Ce sera mon orchestration, je ne tenterai pas d'orchestrer comme Debussy aurait pu le faire, ce qui n'aurait aucun sens. En revanche, je tiens à une fidélité absolue à l'œuvre. Je m'interdis d'ajouter des notes, de compléter des accords ou de jouer avec des octaves. L'œuvre reste à Debussy, mais l'on devra y percevoir mes propres couleurs.

Alain Van Kerckhoven : Il semble que ce soit l'influence de Murail qui transparaisse le plus dans ton œuvre, est-ce une impression superficielle ?

Luc Brewaeys : Il est vrai qu'il y a une influence de Tristan Murail, bien que ma musique est, peut-être d'une façon moins apparente, également influencée par Boulez, Donatoni, Lachenmann et quelques autres. Mais comme dit Pierre Boulez : « Il est impossible de composer sans influence quelconque, l'important est d'en faire quelque chose de personnel ». Je crois que ma musique est (tout comme la Belgique d'ailleurs) une synthèse d'influences *latines/françaises* (le raffinement des couleurs orchestrales) et *germaniques* (le sens mélodique-dramatique).

Alain Van Kerckhoven : Quelle est l'œuvre dont tu es actuellement le plus heureux ?

Luc Brewaeys : *Non lasciate ogni speranza* ou, sur un plan plus personnel, ma *6e Symphonie*.



LUC VAN HOVE, le 29 janvier 2003

Luc Van Hove est souvent présenté comme l'un des compositeurs ayant réussi à concilier la tonalité et l'atonalité, contribuant à clore une vieille querelle d'anciens, de modernes et de postmodernes. Portrait d'un compositeur réellement contemporain...

Alain Van Kerckhoven : In mei zal je klarinetkwintet een aantal keren gespeeld worden door het Rubio Strijkkwartet. Een opname van dit werk staat eveneens op het programma. Hou je ervan om nauw samen te werken met uitvoerders en opnameproducenten, of beperk je je tot het schrijven en laat je de compositie vrij?

Luc Van Hove : Ik ga ervan uit dat een componist waar nodig, en alleen op vraag van een uitvoerder, kan helpen verduidelijken hoe zijn partituur zou moeten klinken. Dit blijft steeds een evenwichtsoefening, want uiteraard zijn muzikanten vrij in hun benadering van de partituur. Vooral bij creaties kan een eventuele assistentie van de componist een bijdrage leveren. Ik wil me dus niet opsluiten en onbereikbaar blijven achter mijn notentekst. Eens de creatie achter de rug, houd ik ervan om te ervaren hoe muzikanten autonoom met mijn tekst omgaan. Dat geeft soms fascinerende resultaten. Het werk vrij laten moet men als componist altijd. Het eeuwige probleem is de ontoereikendheid van de symbolen waarmee we moeten werken.

Alain Van Kerckhoven : Het verschil tussen het 'interpreteren' en het 'uitvoeren' van een werk is net het kunnen lezen 'tussen de symbolen'. Bereidt het onderwijs de toekomstige muzikanten voldoende voor op de hedendaagse muziektalen?

Luc Van Hove : Met hedendaagse muziektalen omgaan vooronderstelt een openheid en een zin voor avontuur. De klassieke opleidingen in onze conservatoria zijn vaak erg gericht op interpretatie van historisch erfgoed, en spelen volgens mij niet kort genoeg op de bal in het aanleren van voornoemde attitudes. Nog steeds blijft de hedendaagse muziek voor vele jonge afstuderenden een vreemd en zeker niet geliefd iets. Dat er na ongeveer een volledige eeuw nog steeds zulk een fundamentele kloof blijft bestaan, wijst op de ernst van deze situatie. Eigenlijk is het zeer tragisch dat, voor musici, een hedendaagse uitdrukking zulk een traumatiserende onderneming is. Dit verdient alle aandacht, want betekenis en draagkracht van huidige muziekuitdrukkingen dreigen hierdoor volledig te vervagen. Er zijn ook geen pasklare oplossingen voorhanden. Een onbevangenheid in het luisteren is m.i. een eerste vereiste.

Alain Van Kerckhoven : Je geeft ook les in compositie. Blijft er voor je studenten, in deze strenge discipline, nog plaats voor onbevangenheid?

Luc Van Hove : De discipline is inderdaad streng, maar het is juist de kunst om deze strengheid nooit academisch en levenloos te behandelen, maar juist vanuit een zo groot mogelijke openheid voor alle facetten van een muzikale ervaring. Eerst komt m.i. altijd de verbeelding, en hoe zou die streng kunnen zijn? Strengheid is geen juist woord voor iets zo kostbaar als muzikale verbeelding. Het is belangrijk om compositie op een vrije manier te benaderen, denk ik. Regels e.d. komen wel en cours de route, en stellen zichzelf vaak.

Alain Van Kerckhoven : Met welk werk ben je momenteel het meest blij?

Luc Van Hove : Ik ben relatief gelukkig met een aantal werken. Een uitgesproken voorkeur heb ik niet, alle werken vertellen me wel iets, van sommige houd ik meer dan van andere, maar dat is een kwestie van liefde, en die geef je zomaar niet bloot. Ik blijf hopen ooit eens het absolute meesterwerk te componeren, hoewel ik besef dat je dat niet controleert.



MICHEL LYSIGHT, le 28 mars 2003

C'est dans une brasserie bruxelloise que nous avons rencontré Michel Lysight. Compositeur prolifique, il déguste son américain frites en nous parlant du rythme, de la simplicité et du plaisir. Bon appétit!

Alain Van Kerckhoven : Tes compositions sont pour beaucoup empreintes d'un minimalisme répétitif où l'on peut reconnaître les influences de Reich, Riley ou Glass. Le rythme y occupe donc une place importante, comme dans beaucoup de musiques dites 'légères'...

Michel Lysight : Le rythme est en effet très important dans mes pièces et, sans doute, dans une grande partie des musiques légères, mais parle-t-on vraiment de la même chose? Beaucoup de musiques dites rythmées souffrent justement d'une grande carence de ce point de vue : on y confond lourde pulsation primaire et élaboration rythmique. De mon côté, je combine des rythmes parfois très complexes à interpréter mais dont la cohérence est directement perceptible par l'auditeur. En outre, je conçois rarement le rythme ex nihilo, mais plutôt en parallèle avec une cellule mélodique. S'ensuit une superposition de motifs qui génèrent la pièce de diverses manières. Je suis plutôt un compositeur contrapunctique.

Alain Van Kerckhoven : Ceci peut faire penser à une musique complexe alors que, de l'avis de beaucoup, ta musique est très simple.

Michel Lysight : C'est exact, mais que la simplicité est difficile à atteindre ! Elle est pourtant indispensable pour atteindre un public de non-spécialistes. Et puis, simplicité n'est pas simplisme !

Alain Van Kerckhoven : Est-ce là la marque du courant de la Nouvelle musique consonante auquel tu souscris ?

Michel Lysight : Probablement, mais ce n'est pas la seule. Je ne me situe ni dans un courant académique conservateur, ni dans ce qu'il est convenu d'appeler l'avant-garde (qui, à force de se reproduire en circuit fermé a parfois engendré son propre académisme à coup d'ukases et d'exclusions de toutes sortes), mais bien dans un courant qui veut redonner au public – sans concessions ni démagogie – quelque chose de trop oublié par certains : du plaisir.

Alain Van Kerckhoven : Peut-on dire que tu as développé ton propre langage ? Et est-ce important ?

Michel Lysight : *[hésitations]* Pour les deux questions : je le pense. Après avoir subi certaines influences, j'ai développé des processus qui me semblent personnels. C'est important car cela éloigne le spectre d'écrire des pastiches ou la 10e symphonie de Beethoven. Je pense qu'un compositeur peut apporter quelque chose de neuf, sans pour autant se sentir obligé de révolutionner la musique. Je crois plus en l'évolution qu'en la révolution

Alain Van Kerckhoven : Quelle est l'œuvre qui t'es la plus chère ?

Michel Lysight : *Trois Croquis*, parce que c'est mon œuvre la plus jouée, mais aussi la série des *Chronographe* qui jalonne tout mon parcours, le *Concerto pour clarinette*, composé pour l'extraordinaire Ronald Van Spaendonck... et toutes les autres en fait.



WIM HENDERICKX, le 30 avril 2003

Een volgeboekt eindejaar voor Wim Henderickx: de Vlaamse Opera te Gent voert opnieuw zijn opera *Achilleus* uit en het Concertgebouw van Brugge zal een nieuw werk voor ensemble creëren.

Alain Van Kerckhoven : Men zegt soms dat het schrijven van een werk gemakkelijk is, het laten uitvoeren moeilijk is, en het opnieuw laten uitvoeren een mirakel is. Hebt u ook die indruk?

Wim Henderickx : Ik mag eigenlijk niet echt klagen. Reeds gedurende enkele jaren heb ik met diverse ensembles en productiehuzen een hechte samenwerking. Dit resulteert dan ook in verschillende compositieopdrachten. Een groot werk, zoals een opera bv heropvoeren is als hedendaags componist

een uitzondering. Toch denk ik dat het van groot belang is dat een nieuw werk niet enkel gecreëerd wordt, maar dat het een echt leven kan leiden. Dan alleen kan het ook communiceren met zijn publiek.

Alain Van Kerckhoven : Achilleus is een opera voor kinderen. Terwijl bij het schrijven van het libretto, Imme Dros trouw gebleven is aan het intrige van Homerus, heb je uw inspiratie gevoed met videospelletjes en oorlogsfilms. Kan een hedendaagse opera iets anders zijn dan een postmodern groepswerk?

Wim Henderickx : Persoonlijk denk ik dat hedendaagse opera of muziektheater alle kanten uit kan. Zoals reeds gezegd is communicatie voor mij een belangrijk gegeven bij het compositieproces. Muziek en kunst hebben alle potentie in zich om met de toeschouwer een hechte band aan te gaan. Het is de taak van de kunstenaar om dit te realiseren. Vandaar ook dat ik bij het componeren van *Achilleus* contact gezocht heb met de leefwereld van jongeren. Hierbij spelen elektronica en multimedia een belangrijke rol. Ik heb getracht voor de jongeren een opera van nu te maken, vandaar ook mijn keuze voor deze hedendaagse middelen.

Alain Van Kerckhoven : Je spreekt veel over “contact met het publiek”. Dat kan ook voor de hand liggen, toch heeft de hedendaagse muziek dit aspect gedurende tientallen jaren verwaarloosd. Is het contact terug hersteld of is er nog veel dat moet gedaan worden?

Wim Henderickx : Ik denk dat componisten zich momenteel meer bewust zijn van het feit dat communicatie met een publiek noodzakelijk is. Volgens mij heeft componeren enkel voor hedendaagse muziekfestivals geen zin.

Alain Van Kerckhoven : Met welk werk ben je momenteel het meest blij?

Wim Henderickx : Zelf een waardeoordeel geven over je eigen composities, vind ik heel moeilijk en eigenlijk ook volkomen irrelevant. Je bent altijd het meest in de ban van het werk dat je op dat moment aan het componeren bent. Componeren voor mij is kijken richting toekomst. Wanneer ik dan toch enkele van mijn werken zou moeten noemen die voor mezelf als componist een nieuwe manier van denken hebben ingeleid, zou ik spreken over mijn *3 Raga's*.

PIOTR LACHERT, le 17 septembre 2003

Interview romaine d'un homme en marche, d'un contemplatif toujours pressé qui préfère se poser des questions que de répondre à celles des autres...

Alain Van Kerckhoven : Tu es entré dans la vie musicale comme pianiste, carrière que tu as interrompue brutalement pour devenir compositeur alors que tu n'avais jamais suivi que deux heures de cours, avec Karel Goeyvaerts...

Piotr Lachert : Ma vie a pris une telle vitesse que je ne sais plus, que je ne veux plus la contrôler, modeler, diriger. Je sais que les années courent plus en plus vite, qu'un mois est toujours plus court que le précédent. Je sais que, dans un avenir pas trop lointain, j'entrerai dans un tunnel noir. Mais je sais aussi que de l'autre côté de ce tunnel je trouverai beaucoup de lumière et beaucoup de musique. C'est ma propre vie, ma propre rapidité que, peut-être par égoïsme, je n'essaie même pas de confronter avec celles de mes proches qui, comme moi, vivent. Je suis comme dans un train par la vitre duquel passent des images, des parfums, des sons, quelquefois des preuves d'intelligence, des négligence aussi... ma mémoire en note certains, je ne sais pourquoi. Je me suis rendu compte que l'ambition ou l'instinct sportif n'est plus le moteur de mes activités. Mes propres réussites professionnelles, sociales, économiques, ne m'intéressent plus. Elles ont perdu toute importance. En avaient-elles vraiment ? Plus vite roule le train, plus je m'approche du tunnel et moins importants m'apparaissent les concerts, les disques, les articles, les éditions...

Parfois l'un ou l'autre détail quotidien m'arrête: alors monte le sentiment d'une symbiose absolue avec la nature quand, un après-midi, seul sur la plage, je sens sur mon visage le souffle chaud du sirocco africain. La beauté pure des Apennins, que j'aime, et que j'admire toujours dans de nouveaux détails est face à moi. Je sens alors monter des larmes dans mes yeux, mais c'est peut-être le vent qui en est raison. Il y a aussi le soleil, la neige, le ski et la solitude dans laquelle je lutte avec mon âge, avec mes muscles qui me refusent descentes rapides et virages serrés. Le bonheur d'une double – tardive, très tardive – paternité. Le joie que l'inspiration m'honore une fois de plus : des idées, que je ne trouverais jamais moi-même apparaissent, les sons s'ordonnent tout seuls. Je les note fiévreusement mais avec respect. Je ne corrige rien de ce qui m'arrive dans une tension créative. Le plaisir que quelqu'un ait, entre les lignes de sa notation, atteint ma musique ; l'animation des musiciens d'orchestre lors de la première lecture. Le plaisir d'avoir des amis ailleurs. Partout. Des vrais.

Karel Goeyvaerts ? Maître et ami. C'est comme si c'était hier ; il y a très longtemps...

Alain Van Kerckhoven : Peux-tu stimuler l'inspiration ?

Piotr Lachert : Je peux espérer de stimuler sa venue. Il faut que je sois très heureux ou, mieux encore, très malheureux. Mais pur. Entre le bonheur et le malheur, il y a un vide. La nature m'inspire beaucoup, ainsi que ma vie sentimentale, toujours assez mouvementée.

Alain Van Kerckhoven : Des centaines d'œuvres que tu as composées, quelle est celle dont tu es le plus satisfait ?

Piotr Lachert : La dernière œuvre est en principe celle que je préfère. Et si elle me plaît toujours après quelques années, je considère alors que je lui ai donné le meilleur de moi-même pendant que sa composition. Je crois que mes sonates instrumentales mes survivront. Parfois je m'étonne devant une ou l'autres de mes anciennes compositions. C'était vraiment moi qui les ai inventées ? Dans ce cas je ressens très fort le fait de n'être qu'un intermédiaire, qui n'invente rien et seulement reçoit...



FRÉDÉRIC DEVREESE, le 3 février 2004

Alain Van Kerckhoven : Tu as composé la musique de la plupart des films de Delvaux. Était-ce clair, depuis le début, que tu faisais là quelque chose d'important ?

Frédéric Devreese : En 1964, André Delvaux m'a demandé de faire la musique de son premier film : *L'Homme au crâne rasé*. L'INSAS venait d'être fondé et Delvaux y travaillait. Il a tout naturellement demandé à ses collègues de l'époque d'y collaborer. Ce fut pour moi une chance dont je ne fus conscient que par la suite: il y avait là Suzanne Baron pour le montage, Antoine Bonfanti pour le son et Ghislain Cloquet pour l'image. Je me suis retrouvé plongé dans une équipe exceptionnelle et suffisamment idéaliste que pour participer à une aventure à très petit budget. Mais je ne compris cela que plus tard. Sur le moment, mon grand choc fut humain : ce fut ma rencontre avec André Delvaux !

Alain Van Kerckhoven : Tes musiques de film ont été produites en CD mais quiconque les a découvertes en tant que spectateur du film ne peut s'empêcher des associations visuelles. As-tu l'impression que cela empêche de goûter pleinement ton œuvre?

Frédéric Devreese : C'est pour cela que j'ai toujours pris garde, en composant pour un film, de permettre des développements des éléments créés, voire de me réserver de tels éléments lors de la composition. Ainsi, sur disque, ce ne sont pas les *soundtracks* qui figurent, mais ces musiques retravaillées pour une production purement musicale. Lors de la composition, je laisse libre cours au processus créatif, sans trop me préoccuper des minutages. Le métier, je l'ai en fait appris sur le tas à la BRT, durant les 3 ans où je fus sonorisateur. C'est d'ailleurs un métier qui ne s'apprend pas autrement en Belgique.

Alain Van Kerckhoven : Comment vis-tu les mutations que la technologie impose à la musique ?

Frédéric Devreese : Avec beaucoup de bonheur. J'ai parfois honte de la rapidité avec laquelle j'opère certains arrangements. Les logiciels de gravure me facilitent la vie d'une façon que je n'aurais jamais osé rêver. En trois ans, j'ai gravé tout mon catalogue de musique de chambre. En un sens, je fais donc un travail de copiste mais cela va en fait au-delà car cette façon d'aborder l'écrit musical jette une nouvelle lumière sur la façon dont la musique est structurée. Je suis même persuadé que les logiciels de gravure modifient inconsciemment la façon dont je compose. Il y a bien sûr d'autres aspects à ta question. Le mp3 et le piratage par exemple. Cela ne me dérange personnellement pas car cela démontre un intérêt pour ma musique et participe à la promotion de mon œuvre. C'est un tout autre problème bien sûr pour les éditeurs, les producteurs et tous ceux pour lesquels l'aspect économique revêt une importance de premier plan.

Alain Van Kerckhoven : Quelle est l'œuvre dont tu es actuellement le plus heureux ?

Frédéric Devreese : Mon père, compositeur, aimait beaucoup une œuvre que j'ai écrite à 22 ans : *Mouvement lent*. L'on a bien sûr une affection privilégiée pour les œuvres récentes. Je préfère peut-être *Passage à cinq* pour les multiples émotions qui s'en dégagent, et grâce aussi à l'interprétation sublime qu'en a donnée le groupe *Soledad*.

JEAN-MARIE SIMONIS, le 17 mars 2004

Jean-Marie Simonis compose depuis un demi-siècle. Cinq questions sur le métier de composer, et grande leçon de modestie.

Alain Van Kerckhoven : Tu es entre autres titulaire de nombreux diplômes et d'un Prix de Rome de composition. Ce bagage est-il parfois un frein à la créativité ?

Jean-Marie Simonis : Cela rappelle le mot de Darius Milhaud parlant d'un jeune compositeur : « Il n'a pas encore assez oublié ce qu'il a appris. » Je ne crois pas que l'éducation soit un frein à la créativité. On peut même inverser la question et se demander s'il est possible de composer sans avoir fait ses classes. Toute sa vie, un artiste est à l'écoute ; son apprentissage se poursuit, moins académique et plus vivant. André Souris, dont je fus disciple, passait des journées à m'enseigner des éléments dont il faisait table rase par la suite. Il se méfiait de la facilité avec laquelle il composait, et qui l'empêchait de mettre en question les étapes de son processus compositionnel. J'ai retenu de lui que les choses ne sont jamais finies.

Alain Van Kerckhoven : Alors il faut aussi parler de l'inspiration...

Jean-Marie Simonis : Les idées viennent. Elles sont bonnes ou elles sont banales. Dans ce dernier cas, le lendemain, on les déchire. Par contre, lorsqu'elles sont intéressantes on les travaille pour les structurer, les encadrer. C'est à ce moment que le métier est utile. D'où vient l'inspiration? Quelqu'un a dit que c'est la récompense du travail.

Alain Van Kerckhoven : Le vie d'un compositeur est-elle difficile en 2004 ?

Jean-Marie Simonis : J'ai eu la chance de connaître un Âge d'Or où les radios organisaient de nombreux récitals. Il y avait abondance d'orchestres et les studios fonctionnaient à plein régime. Non seulement il ne fallait pas chercher à se faire jouer mais les orchestres sollicitaient régulièrement des œuvres. Une œuvre écrite était jouée à la radio dans un délai relativement court. Tout cela a bien sûr changé. D'un autre côté, je reconnais qu'il y a nettement plus de *petits* concerts. Je vois aussi beaucoup de mes confrères qui vantent les bienfaits de l'informatique : gravure, réalisation de matériel, gestion de catalogue, Internet. Je n'ai pas encore franchi le cap. Peut-être un jour.

Alain Van Kerckhoven : Tu sembles réservé...

Jean-Marie Simonis : Je vais te répondre par une métaphore. On avait commandé le *Roi David* à Honneger, mais le budget était limité à 17 instruments solistes et chœurs. C'était un défi de composer

une œuvre aussi ambitieuse avec d'aussi faibles moyens. Cela fut un succès énorme et l'on demanda au compositeur d'en écrire une version pour grand orchestre, ce qu'il fit. L'œuvre originale, toutefois, reste supérieure. La pauvreté des moyens avait conduit à une recherche très fine et pertinente et mena à un chef d'œuvre. Disposer de trop de moyens n'est pas toujours une bonne chose. Je reconnais que les facilités matérielles apportées par l'informatique sont tentantes, mais je n'oublie pas Honneger.

Alain Van Kerckhoven : Quelle est l'œuvre dont tu es actuellement le plus heureux?

Jean-Marie Simonis : L'œuvre que je préfère est toujours celle que je suis en train d'écrire. Sinon, je pense qu'Incantation pour piano peut avoir une certaine valeur. Notturmo a aussi reçu un accueil favorable du public. Il y a aussi des œuvres que je préfère oublier... mais ce n'est pas ta question n'est-ce pas ?



FÉLIX SNYERS, le 22 septembre 2004

Depuis son fief molenbeekois, le verbe vif et l'œil pétillant, Félix Snyers construit une œuvre multiple : celle de compositeur, d'organiste de concert et de promoteur infatigable de la musique classique belge.

Alain Van Kerckhoven : Félix, combien de concerts de musique belge as-tu organisé?

Félix Snyers : *L'Heure musicale* à la Maison Communale de Molenbeek-Saint-Jean existe depuis 1991, toutefois des œuvres belges imposées aux concours datent de 1977, année où j'ai accédé à la direction de l'Académie de Molenbeek-Saint-Jean. Un petit calcul mental permet d'avancer plus de 750 concerts. Pour tout dire, feu Yolande Uyttenhove est à l'origine de cette passion, comme d'ailleurs du trophée Fuga attribué par l'Union des Compositeurs Belges.

Alain Van Kerckhoven : La tendance est à l'Europe, à la mondialisation et, en sens contraire, à la communitarisation. Tu ne te sens pas parfois un peu seul dans ta belge croisade ?

Félix Snyers : Je veux être chauvin, c'est un fait ! et trop peu d'artistes belges le sont. Nous avons de très grands interprètes, de très grands compositeurs et nous n'arrivons pas à en être fiers ! Quel mal nous habite ? Quand je me produis en public, en Belgique ou à l'étranger, je programme toujours de

la musique belge. Je le ressens non comme un devoir mais comme un honneur, même si ces termes peuvent sonner d'une façon désuète. Ceci dit, je ne fais pas de la promotion... j'aime ! Bach enseignait Bach à ses élèves. Aujourd'hui, on se *rabat* sur le répertoire ancien tout en sachant que le jeune enlevé ne sera jamais le spécialiste Beethovenien ou Mozartien alors qu'il pourrait devenir l'interprète idéal d'un Jean Absil ou d'un Marcel Quinet, d'un Victor Legley ou d'un Willem Pelemans. Et nos compositeurs vivants, que deviennent-ils dans tout cela ? Tant d'œuvres merveilleuses dorment encore dans l'attente d'une création. Découvrir une page inconnue est pourtant un plaisir exaltant ! Seul, non ! Isolé, oui !

Alain Van Kerckhoven : Tu composes, interprètes, improvises, organises. De tous ces moyens de faire de la musique, lequel t'apporte le plus ?

Félix Snyers : En plus de l'écoute de la musique, une alternance modérée permet un bon équilibre. L'improvisation à l'orgue tient une large place dans ma vie de praticien de la musique, quoique j'adore organiser. Il est vrai que composer c'est se livrer à chaque fois. C'est bénéfique.

Alain Van Kerckhoven : De quelle œuvre es-tu actuellement le plus heureux ?

Félix Snyers : Mon *Triptyque* dont le panneau central est *Intimités* pour violon et piano (dédié à mon épouse Odette), le volet droit étant les *Doux et tendres moments élegiaques* pour violoncelle et piano (dédié à notre fille aînée Myriam) et le volet gauche *Laré* pour violoncelle et piano (dédié à notre fille cadette Astrid). Un quatrième et cinquième volets élargissent ce triptyque car nos deux fils adoptifs y ont leur place : *divaD* et *Rêverie(s)*. Un panneau quintuple n'est pas très baroque !

